

Marc Bloch, sa famille, son attachement patriotique

La profession que j'ai choisie passe, ordinairement, pour des moins aventureuses. Mais mon destin, commun, sur ce point, avec celui de presque toute ma génération, m'a jeté, par deux fois, à vingt et un ans d'intervalle, hors de ces paisibles chemins. Il m'a, en outre, procuré, sur les différents aspects de la nation en armes, une expérience d'une étendue, je crois, assez exceptionnelle. J'ai fait deux guerres. J'ai commencé la première au mois d'août 1914, comme sergent d'infanterie : en pleine troupe, par conséquent, et presque au niveau du simple soldat. Je l'ai continuée, successivement, comme chef de section, comme officier de renseignements, attaché à un état-major de régiment, enfin, avec le grade de capitaine, dans les fonctions d'adjoint à mon chef de corps. Ma seconde guerre, j'en ai vécu la plus grande partie à l'autre extrémité de l'échelle : dans un état-major d'armée, en relations fréquentes avec le G. Q. G. Tranchant à travers les institutions et les milieux humains, la coupe, on le voit, n'a pas manqué de variété.

Je suis Juif, sinon par la religion, que je ne pratique point, non plus que nulle autre, du moins par la naissance. Je n'en tire ni orgueil ni honte, étant, je l'espère, assez bon historien pour n'ignorer point que les prédispositions raciales sont un mythe et la notion même de race pure une absurdité particulièrement flagrante, lorsqu'elle prétend s'appliquer, comme ici, à ce qui fut, en réalité, un groupe de croyants, recrutés, jadis, dans tout le monde méditerranéen, turco-khazar et slave. Je ne revendique jamais mon origine que dans un cas : en face d'un antisémite. Mais peut-être les personnes qui s'opposeront à mon témoignage chercheront-elles à le ruiner en me traitant de « métèque ». Je leur répondrai, sans plus, que mon arrière-grand-père fut soldat, en 93 ; que mon père, en 1870, servit dans Strasbourg assiégé ; que mes deux oncles et lui quittèrent volontairement leur Alsace natale, après son annexion au IIe Reich ; que j'ai été élevé dans le culte de ces traditions patriotiques, dont les Israélites de l'exode alsacien furent toujours les plus fervents mainteneurs ; que la France, enfin, dont certains conspireraient volontiers à m'expulser aujourd'hui et peut-être (qui sait ?) y réussiraient, demeurera, quoi qu'il arrive, la patrie dont je ne saurais déraciner mon cœur. J'y suis né, j'ai bu aux sources de sa culture, j'ai fait mien son passé, je ne respire bien que sous son ciel, et je me suis efforcé, à mon tour, de la défendre de mon mieux.

Marc BLOCH, *L'Étrange défaite*, Société des Éditions Franc-Tireur, Paris, 1946, p. 6.

Marc Bloch : Réflexions sur les fausses nouvelles

C'était au mois de septembre 1917. Le régiment d'infanterie dont je faisais partie occupait sur le plateau du Chemin-des-Dames, au nord de la petite ville de Braisne [...]. [L]a troupe d'assaut surprit en effet et ramena dans nos lignes une sentinelle. J'eus l'occasion d'interroger cet homme ; c'était un soldat d'une classe déjà âgée, réserviste bien entendu, et dans le civil bourgeois de la vieille ville hanséatique de Brême. Puis il fila vers l'arrière sous bonne escorte ; et nous pensâmes bien ne jamais plus en entendre parler. Peu de temps après, une curieuse histoire arriva peu à peu à nos oreilles ; des artilleurs, des conducteurs du ravitaillement la racontaient. Ils disaient à peu près ceci : "Ces Allemands ! quels organisateurs merveilleux ! ils avaient partout des espions. On fait un prisonnier à l'Épine-de-Chevregny ; qui trouve-t-on ? un individu qui, en temps de paix, était établi commerçant à quelques kilomètres de là : à Braisne." [...]

Une fois de plus nous retrouvons ici un très grand fait vers lequel semblent nous ramener tous les travaux relatifs aux légendes de guerre. C'est une conclusion générale, que les études futures devront sans doute prendre comme idée directrice afin de vérifier si elle s'applique à tous les cas. On peut la formuler comme il suit. Une fausse nouvelle naît toujours de représentations collectives qui préexistent à sa naissance ; elle n'est fortuite qu'en apparence, ou, plus précisément, tout ce qu'il y a de fortuit en elle c'est l'incident initial, absolument quelconque, qui déclenche le travail des imaginations ; mais cette mise en branle n'a lieu que parce que les imaginations sont déjà préparées et fermentent sourdement. Un événement, une mauvaise perception par exemple qui n'irait pas dans le sens où penchent déjà les esprits de tous, pourrait tout au plus former l'origine d'une erreur individuelle, mais non pas d'une fausse nouvelle populaire et largement répandue. Si j'ose me servir d'un terme auquel les sociologues ont donné souvent une valeur à mon gré trop métaphysique, mais qui est commode et après tout riche de sens, la fausse nouvelle est le miroir où la « conscience collective » contemple ses propres traits. [...]

[U]ne société très lâche, où les liaisons entre les divers éléments qui la composaient ne se faisaient que rarement et imparfaitement, non pas de façon directe, mais seulement par l'intermédiaire de certains individus presque spécialisés, telle nous apparaît ce que l'on pourrait appeler la société des tranchées. En cela aussi, comme en ce qui touche la prépondérance de la tradition orale, la guerre nous a donné l'impression de nous ramener vers un passé très reculé.

Source : Marc Bloch, « Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre », *Revue de synthèse historique*, 33, 1921, p. 34-38

Lettre de Marc Bloch à Étienne Bloch du 5 mai 1940

Mon vieux Tiennot, Je crains un peu que nos lettres ne se croisent. Tant pis !

Nous sommes d'accord. J'espère avoir réussi à te faire comprendre pour quelles raisons j'ai cru devoir envisager pour toi la possibilité d'une carrière "pratique" ; à t'expliquer, peut-être, quoi que un peu sommairement, ce que ces carrières d'action peuvent avoir, à leur façon, d'attirant - je dois exécuter bien des besognes ennuyeuses, qui d'ailleurs, dans une affaire civile, incomberait à des employés très subalternes ; mais je ne me crois pas déshonoré ni ne m'ennuie quand j'opère des reconnaissances de dépôts, quand j'étudie les voies d'accès d'un dépôt déjà installé ou quand je tâche de régler les allocations, ajoutant ici à un corps d'armée, retranchant à un autre et m'efforçant que personne ne soit exagérément mécontent. (...)

Les événements de Norvège m'ont laissé très soucieux. L'échec est patent et rien n'est plus stupide ni plus inquiétant, à sa façon, que la prétention de le camoufler en succès. Vraiment on croit trop bête le paysan ou l'ouvrier de chez nous. Erreur cent fois dangereuse ! L'affaire semble avoir été mal préparée. Pourtant le coup sur la Norvège n'avait rien d'imprévu. Un échec, en soi - quels que puissent être ses retentissements chez les neutres - n'a rien de désespérant. On ne gagne pas une guerre par une ligne continue de victoires. Mais il ne faudrait pas être pris de nouveau au dépourvu, par exemple, vis-à-vis de l'Italie. Méfions-nous de la paresse née d'une guerre immobile (jusqu'ici !). Et tâchons les uns et les autres - même les futurs cagneux - d'apprendre pour pouvoir agir.

Je t'embrasse de tout mon coeur, mon vieux

Je vais prendre une tasse de thé chez moi. Le travail n'est pas lourd. J'ai pourtant été interrompu deux fois en t'écrivant : 1° par nécessité de refuser, au moins pour l'essentiel, une demande injustifiée d'allocation exceptionnelle : ce qui m'a forcé à m'assurer qu'elle était injustifiée (consommation des véhicules, etc) 2° par ma "situation" quotidienne des dépôts.

As-tu encore un peu le temps de lire ?

Mais le moment est venu, évidemment, du bachotage. Je vais lire un livre anglais sur Thomas More ; et je voudrais écrire un peu sur France et Angleterre. Y arriverai-je ?

Source : François BEDARIDA, Denis PESCHANSKI, « Marc Bloch à Étienne Bloch. Lettres de la drôle de guerre », *Cahiers de l'Institut de l'histoire du temps présent*, n° 19, 1991, p. 96-99.

Synthèse de la vie de Marc Bloch

No one demonstrates better than Marc Bloch that the great historian contributes, not a model, but the suggestion of a new way of going about our business, not a *vision*, but a *view*; vision surviving at best as a document of its times, the view adding to historical understanding. There is not so much history that we can learn from Bloch today. His history has become part of the history we have learned already—to such an extent, indeed, that reaction may be timely, if not already underway. The local and national provincialisms against which he recommended supranational and comparative studies may be ready for fresh explorations; the trivializing personalization of history that he denounced has been replaced by the equally trivializing emphasis of collective phenomena. The sins of kings-and-battles history against which he inveighed through his participation in social groups and doings cannot justify the obliteration of individual men, let alone of heroic figures that

have caused history to tilt. And the pedantry he prosecuted now rules in his name.

But it would be naive to dismiss Bloch just because we have already learned his history. There is more to history than a story, however richly we go about its telling. “The distant past,” Bloch wrote only a few months before he was arrested, “inspires the sense and the respect of differences between men, at the same time as it refines our sensitiveness to the poetry of human destinies.” In this context all pasts may be considered distant; all meditations upon other lives and times to inspire and refine.

The essential that is left of Bloch's writings is his style, and there he remains idiosyncratically singular and fascinating. Herbert Butterfield, very much a representative of our time, has suggested that half-truths are a good way of writing trenchant history. Bloch proves him wrong. He knew that truth was inaccessible, perhaps indefinable, but like Olive Schreiner's hunter, he pursued it as and where he could, made very clear the possibilities, the thrills, and the failures of his quest—*our* quest. It may even be that, in that bloody field near Saint Didier, Marc Bloch died clutching a feather of the white bird of truth—his truth.

Source : Eugène WEBER, « Historiography : About Marc Bloch », *The American Scholar*, vol. 51, n° 1, 1982, p. 82.

Marc Bloch et son point de vue sur l'histoire et l'historiographie

Les générations qui sont venues juste avant la nôtre, dans les dernières décades du XIXe siècle et jusqu'aux premières années du XXe, ont vécu comme hallucinées par une image très rigide, une image vraiment contienne des sciences du monde physique. Étendant à l'ensemble des acquisitions de l'esprit ce schéma prestigieux, il leur semblait donc ne pouvoir exister de connaissance authentique qui ne dût aboutir, par des démonstrations d'emblée irréfutables, à des certitudes formulées sous l'aspect de lois impérieusement universelles. C'était là une opinion à peu près unanime. Mais, appliquée aux études historiques, elle donna naissance, selon les tempéraments, à deux tendances opposées.

Les uns crurent possible, en effet, d'instituer une science de l'évolution humaine, qui se conformât à cet idéal en quelque sorte pan-scientifique et ils travaillèrent de leur mieux à l'établir : quitte, d'ailleurs, à prendre leur parti de laisser finalement en dehors des atteintes de cette connaissance des hommes beaucoup de réalités très humaines, mais qui leur paraissaient désespérément rebelles à un savoir rationnel. Ce résidu, c'était ce qu'ils appelaient, dédaigneusement, l'événement ; c'était aussi une bonne part de la vie la plus intimement individuelle. (...) À ce grand effort, nos études doivent beaucoup. Il nous a appris à analyser plus en profondeur, à serrer de plus près les problèmes, à penser, oserais-je dire, à moins bon marché. Il n'en sera parlé ici qu'avec infiniment de reconnaissance et de respect. S'il semble aujourd'hui dépassé, c'est pour tous les mouvements intellectuels, tôt ou tard, la rançon de leur fécondité.

D'autres chercheurs, cependant, prirent, au même moment, une attitude bien différente. Ne réussissant pas à insérer l'histoire dans les cadres du légalisme physique, particulièrement préoccupés, au surplus, en raison de leur éducation première, par les difficultés, les doutes, les fréquents recommencements de la critique documentaire, ils puisèrent dans ces constatations, avant tout, une leçon d'humilité désabusée. La discipline à laquelle ils vouaient leurs talents ne leur parut, au bout de compte capable ni dans le présent de conclusions bien assurées, ni dans le futur de beaucoup de perspectives de progrès. Ils inclinèrent à voir en elle plutôt qu'une connaissance vraiment scientifique, une sorte de jeu esthétique ou, au moins, d'exercice d'hygiène favorable à la santé de l'esprit. On les a nommés, parfois, « historiens historisants » : sobriquet injurieux à notre corporation, puisqu'il semble faire tenir l'essence de l'histoire dans la négation même de ses possibilités. (...)

Or notre atmosphère mentale n'est plus la même. La théorie cinétique des gaz, la mécanique einsteinienne, la théorie des quanta ont profondément altéré l'idée qu'hier encore chacun se formait de la science. Elles ne l'ont pas amoindrie. Mais elles l'ont assouplie. Au certain, elles ont substitué, sur beaucoup de points, l'infiniment probable ; au rigoureusement mesurable, la notion de l'éternelle relativité de la mesure. (...) Nous sommes donc, désormais, beaucoup mieux préparés à admettre que, pour ne pas s'avérer capables de démonstrations euclidiennes ou d'immuables lois de répétition, une connaissance puisse, néanmoins, prétendre au nom de scientifique. Nous acceptons beaucoup plus aisément de faire de la certitude et de l'universalisme une question de degré. Nous ne nous sentons plus l'obligation de chercher à imposer à tous les objets du savoir un modèle intellectuel uniforme, emprunté aux sciences de la nature physique ; puisque, là même, ce gabarit a cessé de s'appliquer tout entier.

Source : Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, Armand Colin, 1952, p. 11-13.

Marc Bloch et Lucien Febvre présente la pensée des *Annales*

Grâce à la largeur de vues d'un grand éditeur, grâce à un concours de collaborateurs français et étrangers, dont l'empressement a été pour nous une joie et un encouragement, nos *Annales*, dessein depuis longtemps mûri, peuvent paraître aujourd'hui et tenter d'être utiles. Nous en remercions les auteurs véritables.

Encore un périodique, et qui plus est, un périodique d'histoire économique et sociale ? Certes, nous le savons, notre revue, dans la production française, européenne ou mondiale, ne vient pas la première. Nous croyons pourtant que, à côté de ses glorieuses aînées, elle aura sa place marquée au soleil. Elle s'inspire de leurs exemples, mais elle apporte un esprit qui lui est propre.

Historiens l'un et l'autre, ayant fait sensiblement les mêmes expériences et tiré d'elles les mêmes conclusions, nous sommes, depuis longtemps, frappés des maux qu'engendre un divorce devenu traditionnel. Tandis qu'aux documents du passé les historiens appliquent leurs bonnes vieilles méthodes éprouvées, des hommes de plus en plus nombreux consacrent, non sans fièvre parfois, leur activité à l'étude des sociétés et des économies contemporaines : deux classes de travailleurs faites pour se comprendre et qui, à l'ordinaire, se côtoient sans se connaître. Ce n'est pas tout. Parmi les historiens eux-mêmes, comme parmi les enquêteurs que préoccupe le présent, bien d'autres cloisonnements encore : historiens de l'antiquité, médiévistes et « modernisants » ; chercheurs voués à la description des sociétés dites « civilisées » (pour user d'un vieux terme dont le sens, chaque jour se modifie davantage) ou attirés au contraire par celles qu'il faut bien, faute de meilleurs mots, qualifier soit de « primitives », soit d'exotiques... Rien de mieux, bien entendu, si chacun, pratiquant une spécialisation légitime, cultivant laborieusement son propre jardin, s'efforçait néanmoins de suivre l'œuvre du voisin. Mais les murs sont si hauts que, bien souvent, ils bouchent la vue. Que de suggestions précieuses, cependant, sur la méthode et sur l'interprétation des faits, quels gains de culture, quels progrès dans l'intuition naîtraient, entre ces divers groupes, d'échanges intellectuels plus fréquents ! L'avenir de, l'histoire économique est à ce prix, et aussi la juste intelligence des faits qui demain seront l'histoire.

C'est contre ces schismes redoutables que nous entendons nous élever. Non pas à coup d'articles de méthode, de dissertations théoriques. Par l'exemple et par le fait. Réunis ici, des travailleurs d'origines et de spécialités différentes, mais tous animés d'un même esprit d'exacte, impartialité, exposeront le résultat de leurs recherches sur des sujets de leur compétence et de leur choix. Il nous paraît impossible que d'un tel contact les intelligences averties ne tirent pas rapidement les leçons nécessaires. Notre entreprise est un acte de foi dans la vertu exemplaire du travail honnête, consciencieux et solidement armé.

Marc BLOCH, Lucien FEBVRE, « À nos lecteurs », *Annales d'histoire économique et sociale*, n° 1, 1929, p. 1-2.

Lucien Febvre et l'héritage de Marc Bloch dix ans après sa mort

Le 16 juin 1944, il y a maintenant dix ans très exactement — une voiture s'arrêtait en pleine campagne, sur le chemin qui mène de Trévoux à Saint-Didier de Formans. — Juin : la prairie de Saône vivait sa grande splendeur de tous les étés. Les hautes graminées inclinaient leurs panaches sous la brise. De partout semblait sourdre la fécondité. Sur l'ordre des Allemands, vingt-six patriotes français descendirent de la voiture. On les fit entrer, deux par deux, dans un pré enclos de haies. Quelques pas. Une rafale. Le couple s'abîmait, face contre terre, « Aux deux suivants »...

Parmi ces hommes, Marc Bloch. Il y a dix ans.

Que reste-t-il de vivant, que reste-t-il d'intact de l'œuvre personnelle de Marc Bloch ? Mais tout sur le plan de la recherche. Tout ce que contient d'indications à la fois précieuses et sobres son « gros enfant », comme il disait — ses *Rois thaumaturges*. Dont tous les enseignements n'ont point été tirés. Tout ce qu'a provoqué d'études et de recherches, de contradictions et de confirmations ce classique, *Les Caractères originaux*, qui à la lucidité d'une exposition faite oralement, joint les richesses d'une investigation sans répit ni défaillances. Tout ce qui anime enfin d'un souffle de vie neuve les deux volumes de sa *Civilisation médiévale*, c'est-à-dire les deux pièces de son œuvre qu'il m'est le plus difficile de juger, parce que c'est en elles que s'affirme le mieux sans doute faction réciproque que, par tant de contacts immédiats et directs, nous avons pendant des années exercée l'un sur l'autre.... — Mais poser la question ainsi — c'est la mal poser. Il faut, pour être utile et suivi, la renverser, et dire : « Qu'avons-nous apporté, ami disparu et toujours si présent — qu'avons-nous apporté, nous qui sommes restés debout, derrière vous — à l'œuvre commune, et qui l'a enrichie, et dont nous puissions aujourd'hui vous faire hommage ? »

Je n'ai guère à répondre qu'une chose : « Les *Annales* continuent. » Nos *Annales*. Avec sans doute un grand vide toujours. Un vide que personne ne saurait combler. Mais quant à l'essentiel ? Histoire agraire ; histoire monétaire ; histoire des prix ; histoire des mythes, dans un autre domaine ; histoire des incidences de l'économie sur la vie culturelle ; histoire des classes sociales, etc. : tout ce que Marc Bloch a touché de sa main, marqué de son empreinte et, si souvent, je puis le dire, de notre commune empreinte — tout cela, nous avons travaillé à le développer, à le vivifier, à le mobiliser. Et nous pouvons crier : Partie gagnée ! — Non pas que les résistances à l'œuvre des *Annales* aient cessé. Au contraire, on pourrait dire parfois qu'elles tendent à se faire plus aigres, plus virulentes. (...) Nous n'avons pas fait notre œuvre, les uns et les autres, dans l'espoir d'une récompense, d'une gratitude commune de nos contemporains. Notre œuvre : elle n'irriterait pas tant certains de nos adversaires, si malgré leur résistance elle ne s'imposait déjà à leur conformisme.

Oui, la roue tourne. Elle ne s'est pas arrêtée en juin 1944, le 16. Elle continue de nous entraîner tous, de l'avant, dans une histoire élargie aux limites d'une planète. Plus élargie sans doute que ne l'imaginait Marc Bloch. Mais de cette extension comme il eut été heureux ! Il aurait trouvé en elle, une fois de plus, la justification de son sacrifice. — Et de son labeur ? — Non. Le labeur n'a pas besoin de justification. On l'aime.

Source : Lucien FEBVRE, « Marc Bloch : dix ans après », *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, n° 2, 1954, p. 145-147.

Marc Bloch décrit l'histoire comparée

Le terme d'« histoire comparée », qui est, aujourd'hui, courant, a subi le sort de presque tous les mots usuels : les glissements de sens. Laissons de côté certains emplois nettement abusifs. Ces erreurs rejetées, une équivoque subsiste encore : on réunit presque constamment, sous le mot de méthode comparative, en sciences humaines, deux démarches intellectuelles fort différentes. Seuls les linguistes semblent s'être préoccupés de les distinguer avec soin¹. Cherchons à notre tour à préciser, du point de vue propre des historiens.

Qu'est-ce, tout d'abord, dans notre domaine, que comparer? Incontestablement ceci : faire choix, dans un ou plusieurs milieux sociaux différents, de deux ou plusieurs phénomènes qui paraissent, au premier coup d'œil, présenter entre eux certaines analogies, décrire les courbes de leurs évolutions, constater les ressemblances et les différences et, dans la mesure du possible, expliquer les unes et les autres. Donc deux conditions sont nécessaires pour qu'il y ait, historiquement parlant, comparaison : une certaine similitude entre les faits observés — cela va de soi — et une certaine dissemblance entre les milieux où ils se sont produits. Si j'étudie, par exemple, le régime seigneurial dans le Limousin, je serai perpétuellement amené à mettre en regard les uns des autres des renseignements tirés de telle ou telle seigneurie ; au sens vulgaire du mot, je les comparerai. Je n'aurai pourtant pas l'impression de faire ce que, en langage technique, on appelle histoire comparée : car j'emprunterai les divers objets de mon étude à des fractions d'une même société qui présente, dans son ensemble, une grande unité. En pratique, l'usage s'est introduit de réserver presque exclusivement le nom d'histoire comparée à la confrontation de phénomènes qui se sont déroulés de part et d'autre d'une frontière d'État ou de nation. Entre tous les contrastes sociaux, en effet, les oppositions politiques ou nationales sont celles qui frappent le plus immédiatement l'esprit. Mais, comme nous le verrons, c'est là une simplification un peu grosse. Tenons-nous-en à la notion, à la fois plus souple et plus exacte, de différence de milieu.

Source : Marc BLOCH, « Pour une histoire comparée des sociétés européennes », *Revue de synthèse historique*, n° 136-138, 1928, p. 16-17.

Les Rois thaumaturges et l'histoire comparée

Né en France vers l'an 1000, en Angleterre environ un siècle plus tard, le rite du toucher se trouva ainsi faire son apparition dans des dynasties où, contrairement à l'ancien usage germanique, le droit de primogéniture commençait à dominer. Dans les pays musulmans, aux premiers temps de l'Islam, le sang royal passait pour guérir de la rage ; mais le sang du monarque régnant, du khalife, n'était pas aux yeux du peuple des croyants, le seul à posséder cette vertu ; tout membre de la famille dans laquelle le khalife devait être choisi, tout Koraïchite voyait attribuer au liquide qui coulait dans ses veines le même merveilleux pouvoir : c'est que la race royale tout entière était tenue pour sainte : aussi bien les États islamiques n'ont-ils jamais reconnu, en matière politique, les privilèges de l'aïnesse. En France et en Angleterre au contraire, la guérison des écrouelles fut toujours considérée comme une prérogative strictement réservée au souverain ; les descendants d'un roi, s'ils n'étaient rois eux-mêmes, n'y avaient point de part. Le caractère sacré ne s'étendait plus, comme dans la primitive Germanie, à toute une lignée ; il s'était définitivement concentré en une seule personne, le chef de la branche aînée, seul héritier légitime de la couronne ; celui-là seul avait le droit de faire des miracles.

Pour tout phénomène religieux, il est deux types d'explication traditionnels. L'un, qu'on peut, si l'on veut, appeler voltairien, voit de préférence dans le fait étudié l'œuvre consciente d'une pensée individuelle sûre d'elle-même. L'autre y cherche au contraire l'expression de forces sociales, profondes et obscures ; je lui donnerais volontiers le nom de romantique ; un des grands services rendus par le romantisme n'a-t-il pas été d'accentuer vigoureusement, dans les choses humaines, la notion du spontané ? Ces deux modes d'interprétation ne sont contradictoires qu'en apparence. Pour qu'une institution, destinée à servir des fins précises marquées par une volonté individuelle, puisse s'imposer à tout un peuple, encore faut-il qu'elle soit portée par les courants de fonds de la conscience collective ; et peut-être, réciproquement, pour qu'une croyance un peu vague puisse se concrétiser en un rite régulier, n'est-il pas indifférent que quelques volontés claires l'aident à prendre forme. L'histoire des origines du toucher royal, si les hypothèses que j'ai présentées plus haut doivent être acceptées, méritera d'être mise au rang des exemples déjà nombreux que le passé fournit d'une double action de cette sorte.

Source : Marc BLOCH, *Les Rois thaumaturges*, Armand Colin, 1961, p. 110-111.

Carlo Ginzburg : Marc Bloch et le rejet du modèle judiciaire

Le modèle judiciaire eut, sur les historiens, deux effets interdépendants. D'une part, il les conduisit à se concentrer sur les événements (politiques, militaires, diplomatiques) qui, en tant que tels, pouvaient sans trop de difficultés être rapportés aux actions d'un ou de plusieurs individus ; d'autre part, il les amena à négliger tous les phénomènes (histoire des groupes sociaux, histoire des mentalités et ainsi de suite) qui ne se prêtaient pas à être enfermés dans ce réseau explicatif.

Comme sur un négatif, nous reconnaissons, inversés, les mots d'ordre autour desquels se constitua la revue *Annales d'histoire économique et sociale*, fondée en 1929 par Marc Bloch et Lucien Febvre : refus de « l'histoire événementielle », invitation à étudier une histoire plus profonde, moins voyante. Il n'est pas étonnant de trouver dans les réflexions méthodologiques que Bloch rédigea peu avant sa mort cette exclamation ironique : « Robespierriéristes, antirobespierristes, nous vous crions grâce : par pitié, dites-nous seulement quel fut Robespierre ». Face au dilemme « juger ou comprendre ? » Bloch optait sans hésiter pour la seconde alternative. C'était, comme cela nous paraît évident aujourd'hui, l'alternative historiographique qui allait l'emporter. Pour rester dans le domaine des études sur la Révolution française, la tentative d'Albert Mathiez pour expliquer la politique de Danton par sa corruption et celle de ses amis (*La Corruption parlementaire sous la Terreur*, 1927) nous paraît désormais inadéquate, tandis que la reconstitution de la Grande Peur de 1789 par Georges Lefebvre (1932) est devenue un classique de l'historiographie contemporaine. Lefebvre ne faisait pas partie, au sens strict, du groupe des *Annales*, mais *La Grande Peur* n'aurait jamais été écrite sans le précédent des *Rois thaumaturges* (1924) de Bloch, collègue de Lefebvre à l'université de Strasbourg. Ces deux livres tournent autour d'événements inexistant : le pouvoir de guérir les scrofuleux attribué aux rois de France et d'Angleterre, les agressions de bandes de brigands au service du « complot aristocratique ». Ces événements fantomatiques sont rendus historiquement signifiants par leur efficacité symbolique, c'est-à-dire par l'image que s'en faisaient une multitude d'individus anonymes. Il est difficile d'imaginer quelque chose de plus éloigné de l'historiographie moralisante inspirée par un modèle judiciaire.

Source : Carlo Ginzburg, *Le juge et l'historien. Considérations en marge du procès Sofri*, Lagrasse, Verdier, 1997, p. 19-23.

Marc Bloch et ses relations intellectuelles avec l'Allemagne

Qu'il s'agisse de Rörig, Sproemberg ou Dopsch, Marc Bloch ne se contenta pas de correspondre avec eux, il rendit compte aussi de leurs publications. Avec une énergie considérable, il lut des années durant les publications internationales, tout particulièrement les ouvrages allemands. En marge de ses propres ouvrages et des *Annales*, le gigantesque corpus de ses comptes rendus peut être considéré comme son troisième grand'œuvre.

On y trouve environ 500 recensions d'ouvrages et d'articles allemands ou en langue allemande, qu'il publia dans six revues spécialisées distinctes. (...)

Constatons seulement ici qu'il écrivit de très nombreuses recensions, mais qu'il ne rendit pas compte de tout. Il y a des lacunes, surtout après 1933, alors que la corporation allemande des historiens se refermait de plus en plus sur elle-même et que les maisons d'édition envoyaient de moins en moins d'exemplaires à l'étranger pour compte-rendu. (...)

Tout en respectant le très grand savoir et la rigueur scientifique des Allemands, Bloch critiqua sans cesse leurs limites méthodologiques et leurs égarements nationalistes. Déjà en 1918, il écrivait que Below ne voyait partout que l'État et ne s'intéressait que trop peu à l'origine de la nation allemande. Après la mort de Below, il revint sur ce sujet en regrettant tout particulièrement que l'historien allemand se soit trop concentré sur son propre pays aux dépens de l'Europe ; il était resté étranger à une approche comparative de l'histoire. Et Bloch de formuler sa thèse : « Un historien, au sens où von Below voulait l'être, peut bien appartenir, politiquement, au parti qu'on voudra ; scientifiquement, il ne saurait être qu'un bon européen ».

Cette critique était d'autant plus sérieuse à ses yeux que Bloch la formula aussi à l'encontre d'auteurs français. Lorsqu'en 1938, dans son livre sur les « grandes invasions », le médiéviste Ferdinand Lot, qu'il respectait beaucoup, parut faire l'amalgame entre compréhension scientifique et jugement politique, en prétendant non seulement « séparer le faux du vrai », mais « distinguer le bien du mal », Bloch protesta : « Nous souscrivons ici, de grand cœur, à la première partie de la formule. À la seconde non pas ; car nous estimons qu'une connaissance n'est vraiment scientifique que si elle s'abstient de porter des jugements de valeur ». Ainsi prenait-il ostensiblement ses distances avec toute forme de nationalisme, prétendant plus ou moins mettre la science au service d'une nation ou d'un régime. Cela valait autant pour la propagande pseudo-scientifique de la Première Guerre mondiale que pour la rapide mise au pas des historiens allemands sous le IIIe Reich. En tant que critique, il observa tant le repli nationaliste que la capitulation méthodologique face à l'idéologie raciale.

Source : Peter SCHÖTTLER, Corine DEFRANCE, « Marc Bloch et l'Allemagne », *Revue d'Allemagne et des pays de langue allemande*, tome 33, n°4, 2001, p. 426-427.

Débats historiographique suscités par l'œuvre de Marc Bloch

L'historien italien [Carlo Ginzburg] souligne le fossé qui sépare Lucien Febvre de Marc Bloch en matière d'histoire des mentalités, perçue comme la traduction de ce primat du psychologique. La construction intellectuelle de Lucien Febvre pèche à ses yeux par deux caractéristiques : la mise en œuvre d'une conception « transclassiste » qui, à l'instar de celle de Johann Huizinga, élimine toute spécificité des mentalités par groupe ou classe et, par ailleurs, par une surestimation des choix conscients, proche en cela d'une certaine forme d'histoire des idées, bien que Febvre s'y oppose dans la plupart de ses textes métahistoriques. (...)

On ne saurait réduire cette différence au schéma d'une histoire des mentalités, né dans les années quarante dont les numéros thématiques des *Annales*, à partir de 1969, auraient donné le *la*. En fait, selon André Burguière, il s'agit de l'affirmation d'une différence fondamentale de Marc Bloch et de Lucien Febvre quant à l'acception accordée au terme « mentalité ». Dès l'origine, cette différence s'affiche dans la lignée des ascendants dont ils se réclament respectivement : Henri Berr pour Lucien Febvre, Durkheim et Halbwachs pour Marc Bloch.

Lucien Febvre aurait sans doute souscrit à la formule de Marc Bloch, qui, dans son projet de 1928 pour le Collège de France, décrit les mentalités comme la compréhension de l'intérieur d'une société. Cependant, Lucien Febvre explore avant tout les biais conscients par lesquels un individu exprime la mentalité d'une époque, quand Marc Bloch recherche à travers le comportement collectif sa signification implicite.

Deux des reproches adressés par Lucien Febvre à *La société féodale* éclairent le divorce profond des deux hommes en cette matière. Quand Lucien Febvre approuve Marc Bloch pour avoir éclairé le dédain féodal pour la vie, par l'effet de représentations religieuses qui n'en font qu'un passage transitoire, il omet l'explication décisive aux yeux de Marc Bloch : la nécessité de la guerre comme source d'honneur et de subsistance serait la distinction qui autorise la noblesse à s'affirmer comme telle.

L'amour courtois comme forme de la sensibilité cède la place, chez Lucien Febvre, à l'affirmation de la différence, à la proclamation d'une manière noble, ou chevaleresque d'aimer. Ne pas aimer comme tout un chacun, n'est-ce pas se sentir différent, conclut sobrement Marc Bloch.

Source : Olivier DUMOULIN, *Marc Bloch*, Facette, 2000, p. 153-156.

Jacques Rancière : Marc Bloch, l'histoire des mentalités et la chair vivante de la démocratie

Dans cet article, le philosophe Jacques Rancière s'intéresse à l'école des Annales et à l'histoire des mentalités. Dans la première partie de ce texte, il reprend pour la commenter cette citation de Marc Bloch : « Le bon historien, lui, ressemble à l'ogre de la légende. Là où il flaire la chair humaine, il sait que là est son gibier ».

Derrière la fable [...], nous pouvons en effet reconnaître le rapport complexe du "métier d'historien" et de la science historique savante de notre temps à sa condition, l'historicité démocratique. On règle ce rapport à moindres frais en faisant de l'histoire nouvelle des longues durées, de la vie matérielle et des représentations collectives des larges masses l'équivalent naturel de la souveraineté démocratique du peuple et de l'âge des foules. Car la démocratie n'est pas d'abord le gouvernement du peuple ou l'égalité des conditions, le règne des individus ou celui des masses. Elle est d'abord un désordre dans le rapport de l'ordre du discours et de l'ordre des corps. [...] Aussi la chair vivante de la démocratie n'est-elle pas faite par la vie matérielle des masses dans le temps long, elle est faite d'abord de ces histoires singulières par lesquelles les habitants des greniers et des ateliers se séparent de leur lieu et de leur identité, cessent d'être simplement des reproducteurs souffrants et éventuellement assistés pour s'affirmer comme des êtres parlants, susceptibles de venir à n'importe quelle place. [...]

L'histoire savante — et plus largement sans doute la science sociale — veut cette chair. C'est cela qui anime le projet d'une science totale du fait humain, délaissant princes, traités et généraux. Mais elle veut cette chair sans la désincorporation qui la produit, sans cette dissemblance à soi qui la travaille. [...] La "science des hommes dans le temps" est aussi une science qui guérit la vie multiple et désordonnée des corps démocratiques en les fixant dans "leur" temps. La vie des hommes "dans le temps", c'est leur vie dans "leur" temps, dans un temps qui les fait semblables à eux-mêmes. Marc Bloch cite le proverbe arabe : "Les hommes ressemblent plus à leur temps qu'à leur père." Il faut mesurer l'enjeu de cette référence. [...]

[L]archive religieuse [que] traite [l'histoire des mentalité] est majoritairement l'archive de la religion confrontée à ce qui la perturbe : l'incroyance, l'hérésie, la sorcellerie. Ce que cette archive nous livre, c'est le phénomène d'une vie saisie et divisée par des mots. Or ce que l'histoire des mentalités y cherche, c'est l'exact contraire : la chair sensible d'une communauté identique à sa croyance [...].

Quel est en effet l'objet du livre de Marc Bloch [*Les Rois thaumaturges*] ? C'est le miracle royal de la guérison des écrouelles comme élément du système de légitimation supranaturelle de la monarchie. Cette pratique nous est connue par des textes de juristes et d'ecclésiastiques, qui mêlent l'historiette à l'argumentation juridico-théologique. L'interprétation alors consiste à distinguer derrière les subtilités de l'argumentation des clercs un fond populaire identifié au contenu des historiettes. [...] Quel que soit le scrupule de l'historien rassemblant ses matériaux, l'interprétation elle-même est le simple développement d'une présupposition initiale sur la "popularité" d'un peuple qui se définit par le fait même de se nourrir collectivement d'histoires fabuleuses et d'ignorer les subtilités des théologiens.

Source : « Exposé de Jacques Rancière », *Raison présente*, n°108, 4^e trimestre 1993, p. 60-64.

Préface de l'Étrange Défaite par Georges Duby

Georges DUBY, « Préface à M. Bloch », *Apologie pour l'histoire ou Métier d'historien*, Armand Colin, 1974.